



CULTURE

Michel Journiac, sans concession

Les travaux féroces, railleurs et satiriques de l'artiste français sont salués par deux rétrospectives, à Paris et à Bourges

ARTS

Michel Journiac est mort en 1995, à 60 ans. Pendant quelques années, son nom n'a plus guère retenti, exception faite d'une exposition à Strasbourg, en 2004. Aujourd'hui, il est l'une des figures centrales de « L'Esprit français, Contre-cultures 1969-1989 » à la Maison rouge et deux rétrospectives ont lieu simultanément, l'une à la Maison européenne de la photographie à Paris et l'autre à Transpalette, centre d'art contemporain de Bourges.

La première, presque exclusivement photographique, s'étend jusqu'aux derniers travaux, les *Icônes du temps présent* à rehauts d'or de 1988. La seconde, où la part documentaire est plus large, s'attache plus précisément aux performances et réactive le *Référendum Journiac* de 1970, parodie d'élection dans le genre présidentiel avec photo de campagne et bulletins. C'est de circonstance ces temps-ci.

Elles ont cependant plusieurs séries en commun, qui sont les œuvres et les gestes les plus connus de Journiac. Toutes deux évo-

quent ainsi la *Messe pour un corps* de 1969, détournement du rituel catholique qui fit scandale, et permettent de revoir dans sa totalité la série *L'Inceste* (1975), jeu de rôles et de travestissements entre la mère, le père et le fils, ce dernier se déguisant alternativement en l'un ou l'autre de ses parents. Ce principe est déjà, en 1972, celui de son *Hommage à Freud* : ses parents et lui en Renée et Robert Journiac, quatre banales photos d'identité, comme on dit. Mais l'identité n'est pas aussi simple à circonscrire qu'on fait si souvent semblant de le croire, et c'était là l'un des angles d'attaque de Journiac.

D'attaque : si Journiac a été un certain temps méconnu et si certaines institutions publiques majeures ne sont à l'évidence toujours pas pressées de le montrer, la raison n'est pas douteuse. Ses œuvres sont aussi coupantes aujourd'hui qu'à l'heure de leur apparition – encore plus coupantes même qu'il y a une décennie si l'on songe au retour à l'ordre moral et familial tellement à la mode. Décidément, ces expositions sont opportunes. On imagine avec plaisir la tête des doctri-

naires de Sens commun devant *l'Hommage à Freud* . La question du genre y est en effet traitée, d'une certaine manière.

Mimer la banalité

Elle l'est aussi dans une pièce que l'on serait enclin à tenir pour l'une des œuvres les plus importantes faites en France dans cette période, *24 heures de la vie d'une femme ordinaire* (1974), composée de deux chapitres, *Le Quotidien* et *Phantasmes* . Journiac, travesti, y tient les rôles d'une jeune femme d'environ 30 ans, qui travaille, a un mari, fait la cuisine, la vaisselle et la lessive. Les scènes ont pour cadre un appartement avec buffet Henri II, qu'il faut cirer. La « *femme ordinaire* » est une blonde à longue robe et collier de perles. Blondeur et perles sont fausses, comme les sourires.

Journiac surjoue légèrement la vamp, de sorte qu'il est impossible de se tromper : il ne s'agit pas d'un reportage, mais d'une performance qui mime la banalité en glissant vers l'absurde. Ainsi l'aliénation n'est-elle que mieux perceptible : cette épouse est conforme au modèle social de l'époque. Elle est standard et asservie, et ses phantasmes sont aussi con-



venus, formatés par magazines, télévision et publicité. Un *biker* pourrait l'enlever – ou un *play boy* ressemblant à Alain Delon. Elle pourrait devenir reine d'Angleterre. Elle se mariera en blanc et elle allaitera sa progéniture, avant le veuvage en noir.

Ces travaux de critique sociale sont exactement contemporains de ceux d'Annette Messager dans lesquelles elle ironise sur le destin des filles, du mariage au *Larousse ménager*: comment reprendre une culotte? Comment tricoter un cache-nez? Les mêmes causes, c'est-à-dire la même société, produisent les mêmes effets, c'est-à-dire des œuvres qui se répondent. Ce moment satirique et parodique de l'art, aussitôt après Mai 68, n'a pas encore été assez montré. S'il l'était, on s'apercevrait du reste que la photographie de l'artiste déguisé jouant un rôle dans la comédie humaine apparaît alors, quelques années avant que Cindy Sherman ne se saisisse de ce procédé à des fins très comparables.

Combattre l'accoutumance

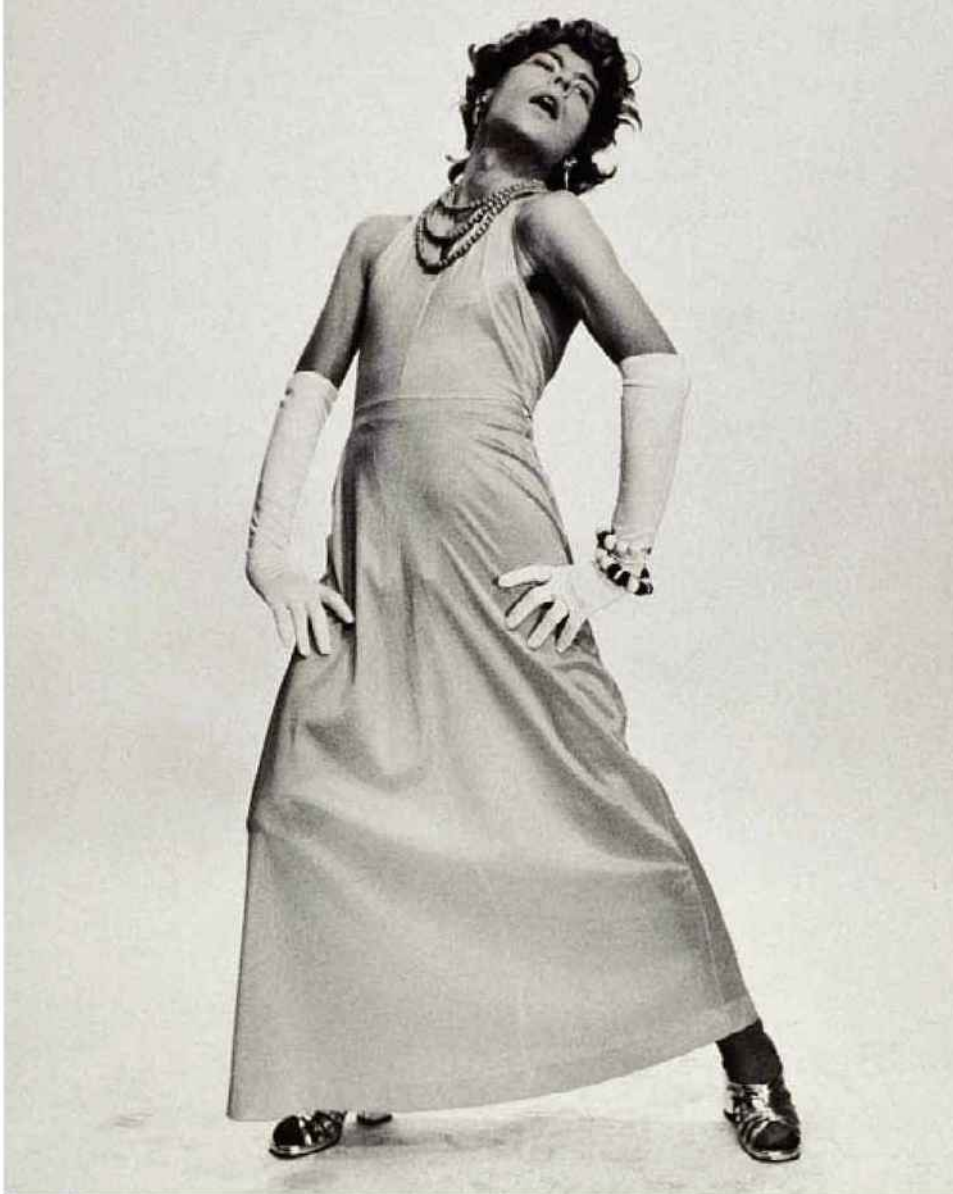
Dans ces séries railleuses, le corps n'est qu'apparences menteuses magnifiées par l'image parfaite en noir et blanc. Leur répond l'autre part de l'œuvre, celle qui manifeste la réalité organique et fragile de l'être humain : la matière corporelle que dissimulent généralement vêtements et maquillages, le sang et les humeurs sous la peau, les os sous la chair, la mort sous la vie. Les plus anciens « rituels » de Journiac – ainsi désigne-t-il les performances – rendent aux mots « sacrifice », « souffrance » ou « expiation » la densité qu'ils ont perdue à force d'être répétés dans des cérémonies accomplies machinalement par des officiants qui n'entendent même plus ce qu'ils disent. Leur intensité doit combattre l'accoutumance.

A partir des années 1980, c'est l'indifférence – dans le meilleur

des cas – et la réprobation – dans le pire – qu'il faut rendre visibles et dénoncer : celles que la société oppose aux premiers malades du sida. Les « rituels de transmutation » commémorent l'ami disparu en 1987. La symbolique du sang change alors, puisque la maladie est en lui, qu'il la transmet et qu'elle le détruit. De l'homme malade ne demeurent à la fin que des reliques faites de plomb et de cendres humaines où sont enfouis des objets familiers. Elles ont la forme de lingots : transmutation inversée, de l'or sacré vers le plomb vil, profanation. Et quand Journiac emploie de l'or, il l'associe systématiquement au sang. La plupart de ces œuvres funèbres ont été exécutées en 1993, soit deux ans après le début de l'affaire du sang contaminé qui révèle, en 1991, que des lots infectés ont été diffusés en 1984 et 1985, alors que la maladie était déjà identifiée et que l'on savait que le virus pouvait être inactivé par chauffage. On ne veut pas croire que c'est parce que Journiac y a fait allusion dans plusieurs œuvres qu'il aurait été quelque peu « négligé » par la suite. ■

PHILIPPE DAGEN

Michel Journiac, l'action photographique, Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, Paris 4^e. Tél. : 01-44-78-75-00. Du mercredi au lundi de 11 heures à 19 h 45. Entrée : de 4,50 € à 8 €. Jusqu'au 18 juin.
Rituel de transmutation & contaminations au présent, Le Transpalette, 26, route de la Chapelle, 18000 Bourges. Tél. : 02-48-50-38-61. Du mercredi au samedi de 14 heures à 19 heures. Entrée libre. Jusqu'au 27 mai.



**« 24 heures
de la vie
d'une femme
ordinaire »,
« Phantasmes -
La Cover-Girl »,
de Michel
Journiac, 1974.**

MICHEL JOURNIAC /
ADAGP. COLLECTION
MEP, PARIS.

**On imagine avec
plaisir la tête
des doctrinaires
de Sens commun
devant
l'« Hommage
à Freud »**